L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

Journal du matin, 7e année

SOUVELLE-ORLEANS
MARDI MATIN, 4 MAI 1869

FEUILLETON.

LES ASSASSINS DU LIBAN,

ROMAN HISTORIQUE,

PAR GUSTAVE AIMARD.

PREMIÈRE PARTIE.

LES VOLEURS DE FEMMES.

VI

LE DÉSERT ET LA BATAILLE DES PYRAMIDES

(Suite.)

Mon pauvre officier, encore tout altéré par leur marche épuisante et par leurs nuits sans sommeil, éprouvait ainsi la sagesse de Talmela.

Ces misérables, les murmures qui éclataient que plus vite on irait, mieux on serait, avaient été pour les malheureux soldats une véritable torture pendant l'expédition.

—Oh ! valait bien la peine, Monsieur Damanet, de nous promettre tant d'aventures merveilleuses, pour nous faire mourir de soif dans une embûche.

—Que le diable enlève ceux qui ont donné cette idée-là au petit caporal ! criait-il parfois.

—Sacrebleu ! le citoyen Berthollet, gouverneur le capitaine Lancrenon, c'est lui qui a soufflé la chose au général Bonaparte.

—Ma Caffarelli, le commandant du génie, un de ces savants maigres qui ne rêve que visions merveilleuses et pierres grises.

—Il n'en moque, lui, il a vu pire en Europe. (Les enfants Caffarelli avaient eu jusqu'à cette dernière époque une existence très-heureuse et très-dorée dans leur imagination.)

—Je l'ai vu l'autre jour, en artiste des nuages, rêver à Alexandrie, arrêter à tout moment le général en chef pour lui montrer des pierres. Que le vieil Ecossais ! on n'est pas pour cela, bien sûr qu'il a poussé Bonaparte en Egypte.

—Quelle blague qu'Alexandrie !

—Si c'était là les villes d'Orient, j'en ai assez. J'aime mieux Paulin.

—Le nous parlons de la Kaire !..... Ça existe-t-il seulement ? et si le Kaire n'est pas encore un amas de vieilles ruines comme Alexandrie.

—Ah ! rendez-moi mon village, soupire la triste Pâques, mon village de la Bekce !

Et ch'acun de regretter son pays, son bourg et sa maison au toit de chaume.

—Ah ! pour le coup, s'écrie Damanet, en voilà une autre..... Oh !

—Le suffoque.....

C'était le khamsin, le vent du sud, brûlant et lourd, qui arrivait sur nos soldats, en soulevant des tourbillons de poussière.

Chacun fit demi-tour, pour lui présenter le dos. Quelques-uns furent renversés par la violence de ce vent.

—Je n'en peux plus dit Pâques en tâtant son havre-sac et en se cognant la tête derrière le sac.

—Mais tu vas périr là, dit Damanet.

—Ce sont bien mes vœux, répondit Pâques, c'est bien connu ça. Pas comme moi, Damanet : tu vas voir.

Damanet jeta son camarade et s'aperçut effectivement que quelque part le sac couvre le vent et la poussière, en respirait plus librement.

Beaucoup tous les soldats firent de même.

Heureusement, le khamsin ne dura pas long temps. Au bout d'un quart d'heure, il était apaisé, et l'on se remit sur pied pour continuer nos chemins.

On fut ainsi que se passa la première journée. Le mécontentement était général dans l'armée. Il régnait une sombre tristesse parmi les braves, les plus confiants avaient déjà en plaintes amères.

On avait vu l'intrépide Lannes le fougueux Murat, jeter leur chapeau, le jeter avec désespoir sur le sable et le fouler aux pieds.

Le soir, Desaix écrivit à Bonaparte :

"Si l'armée ne trouve pas le désert avec la *rapidité de l'éclair, elle périra.*"

Et Desaix disait un des hommes les moins faciles à émouvoir.

Plusieurs étaient morts de soif. Un silence lugubre régnait dans les rangs. De brisés qui soupes faisant dans tous les esprits. Plus de laisser voyez, plus de chants pour abréger l'ennui des longues routes et apporter à l'oreille charmée son son de la belle musique de la patrie absente...

On avait annoncé aux soldats que le désert finirait à Belbeis, à Ouadi-el-Sahrir, à Aïssam, à Mehemah, à Wardan, à El-Kedir.

Les petits villages étaient généralement abandonnés par les habitants, et les Français n'y trouvaient absolument rien à manger. Ils avaient vu de grands nombres sur les bords du Nil et d'Orient, parmi les Arabes, le bétail dans les champs, les chameaux, les ânes, les bœufs, les femmes à la fontaine, les poules et des pigeons. Rien de tout cela ne faire, au broyant d'avoir à la fin de la nuit notre doux pierrot.

Parmi les gros villages, il y en eut qui furent d'abord villageois, où cantonnèrent, volontairement, pour le général en chef pour lui offrir notre service, disait qu'ils étaient tous à la disposition des Français, leurs libérateurs. On était chargé de répandre dans l'intérieur des terres la proclamation en arabe adressée par Bonaparte au peuple égyptien.

Les commissaires d'une division à une autre, quelques rapporteurs que fussent ces derniers, étaient dangereusement, par le premier Arabe du désert qui se montrait pour les attaquer. Arrivés sur le flanc droit, pour rejoindre à l'improviste sur les derrières un des groupes qui l'épouvantaient de s'isoler."

Mais, le vent du désert ne rencontre pas d'obstacles, et balaie tout devant lui, cette fois la cavalerie mamelouke avait reconnu une barrière contre laquelle elle échoua. Désormais, elle ne se battit plus en corps.....

Voyant toute brèche impossible dans ces murailles hérissées de fer, et d'où jaillissaient les éclairs, plus dangereux encore que les boulets, les cavaliers d'hommes et de chevaux blessés ou renversés, s'en emparèrent les Mamelouks qui étaient à la tête de la charge, et qui, ne pouvant plus arrêter leur course furieuse, allèrent tomber au milieu des rangs français.

Ce fut ainsi que périt Mourad-Bey, un des plus braves et des plus redoutables ennemis de la France.

Il avait, de deux heures après midi, combattu avec une valeur et une habileté dignes d'une meilleure cause